

Découverte du patrimoine

Nicolas Dalayrac

1753-1809

Musicien des Lumières



Fontenay sous Bois



une ville à vivre

C'est à Muret que naquit Nicolas Dalayrac, le 8 juin 1753, de Jean d'Alayrac, subdélégué de la province, et de Marie Cluzel, son épouse. Aîné de quatre enfants, son père le destinait au Barreau et l'envoya à Toulouse pour y faire ses études pendant lesquelles il se distingua par son aptitude et une intelligence précoce. Même dans la carrière qu'il embrassa plus tard, il conserva toujours les fruits de son éducation. Tacite et Horace étaient ses auteurs favoris.



Nicolas Dalayrac

L'appel de la musique

Ayant manifesté dès son enfance un goût prononcé pour la musique, son père consentit à lui donner un professeur de violon à sa sortie du collège. Il avait alors quatorze ans.

Bientôt le jeune homme délaissa l'étude de la philosophie et des lois pour se consacrer à cet art.

Après seulement six mois de leçons, il se présentait dans les concerts pour y jouer sa partie. On le reçut d'abord très bien, mais enfin on se lassa de ses fausses notes et son père congédia son maître.

Dalayrac céda par obéissance, mais tous ses instants de liberté étaient employés à cultiver son talent. Ici se place une légende qui fit de Dalayrac le « **violoniste des gouttières** ».

Pour ne pas être entendu de ses parents, toutes les nuits il montait sur le toit pour jouer du violon.

Son secret ne fut pas longtemps ignoré, car la maison était contiguë à un couvent de religieuses.

Bientôt l'une d'entre elles l'entendit, elle en fit part à sa voisine et, de confiance en confiance, l'auditoire augmenta et le secret devint la nouvelle de la ville. Or ce couvent avait été racheté par son père qui en fit sa demeure. Quoiqu'il en soit, ne voulant plus contrarier une inclination aussi prononcée, son père lui permit de partager son temps entre la musique et le droit.

Enfin reçu avocat, il prit du dégoût pour cette profession dès son premier plaidoyer.



Violon de Nicolas Dalayrac
Collection Musée Clément Ader
Ville de Muret

Les débuts en société

Une fois encore son père renonça et il obtint pour lui, en 1774, une place dans les gardes du comte d'Artois, frère de Louis XVI, à Versailles tout en lui assurant une pension assignée chez un notaire autorisé à la doubler si nécessaire. Mais jamais Dalayrac n'usa de cette facilité.

Simple, économe et modeste, il vivait de peu, ne fréquentait pas les lieux publics et n'avait d'autre ambition que la gloire. Il ne manquait jamais d'aller entendre les Comédiens Italiens. Quand venait son tour de garde auprès du prince, il crayonnait sur ses genoux les impressions que lui avaient laissés les concerts de Grétry dont il était un zélé admirateur.

Il n'eut de cesse d'être admis chez ce célèbre compositeur. Il eut donc souvent le plaisir et l'avantage de le voir composer, et bientôt naquit le désir de l'imiter.

Le titre de garde du comte d'Artois lui avait ouvert bien des portes. Son caractère amène et son talent de violoniste lui valurent d'être recherché dans la meilleure société. C'est ainsi qu'il se lia avec le chevalier de **Saint George**, musicien amateur de violon et qu'il rencontra **Honoré Langlé**, professeur d'harmonie de l'école italienne et maître des Menus-Plaisirs du roi, qui s'offrit à lui enseigner les éléments de la composition.

Le succès

Delagrè fit de rapides progrès. Ses premiers essais furent des duos de violons et des quatuors qu'il publia sous un nom italien. Ces premiers morceaux connurent une vogue prodigieuse, on les jouait partout.

Un soir où il venait de publier un nouveau quatuor, il se trouva dans une réunion où l'on devait faire de la musique.

Arrive un amateur qui, en entrant apostropha l'assemblée :

« Messieurs, je vous apporte du nouveau, une œuvre du fameux Italien, c'est un véritable présent que je vous fait, vous ne tarderez pas à m'en remercier ».

Il se met alors à jouer, agréablement d'abord, mais arrivé à un passage difficile, il s'embrouille.

Delagrè ne pouvant maîtriser son impatience s'écrie :

- « Ce n'est pas cela, Monsieur, vous vous trompez. »

- « Je vous demande pardon, Monsieur, je sais lire. »

- « Cela peut-être, mais vous vous trompez cette fois. Le passage est écrit ainsi, j'en suis sûr. »

Alors il prend son violon et exécute le passage manqué par l'amateur.

L'auditoire applaudit, mais l'amateur, vexé, avait remarqué une fausse note sur la partition qu'il fait passer de main en main pour se racheter.

Delagrè s'écrie : « Que ce graveur est maladroit, je l'avais cependant corrigé ce matin ».

Ce mot fut un trait de lumière. **Honoré Langlé**, présent, ne put résister au plaisir de dévoiler l'identité de l'auteur. Dorénavant, les louanges revinrent à Delagrè. Encouragé par ces premiers succès, il se livra tout entier à la composition. Poussé par un goût irrésistible vers la carrière du théâtre, il composa la musique de deux opéras comiques intitulés *le Petit Souper* et *le Chevalier à la mode*, que l'on représenta avec succès à la cour. La reine elle-même daigna témoigner sa satisfaction à l'auteur.



Enhardi par cet heureux essai, il se hasarda, en 1782, sur le théâtre de l'Opéra Comique avec une petite pièce *l'Eclipse totale*.

Deux succès aussi brillants attirèrent auprès de lui des auteurs qui voulaient s'associer à sa gloire.

A partir de cette époque, il fut l'un des musiciens les plus connus de son temps avec, notamment, *le Corsaire*, *Azémi* ou *Renaud d'Ast*. Il ne doutait guère que sa romance *Vous qui d'amoureuse aventure* à laquelle on adapta les paroles *Veillons au salut de l'empire* deviendrait le chant national de la France.

Une circonstance ne fut peut-être pas étrangère à son ascension. Il appartenait à la loge maçonnique des « Neuf Sœurs », où il figurait en 1778 comme directeur des concerts.

Cette même année il dirigea l'orchestre lors de la fête maçonnique donnée en l'honneur de **Benjamin Franklin**.

Manuscrit autographe du XVIII^e siècle

Partition de la Sérénade Vénitienne

Collection bibliothèque de Toulouse

Le style

On peut dire qu'il flairait d'avance un succès et qu'il ne s'est guère trompé dans le choix de ses sujets. Il avait le mérite de bien sentir l'effet dramatique et d'arranger sa musique avec art pour la scène. Son chant, gracieux et facile dans ses ouvrages comiques, devient plein de chaleur et de passion dans ses opéras sérieux. Nul n'a fait autant que lui de jolies romances et de petits airs devenus populaires.

Dalayrac a vraiment excellé dans ce genre, il y est rempli de sensibilité, de naturel, de grâce. Quant à ses opéras, les premiers sont faibles sous le rapport de la composition, mais **Camille** et **Léon** attestent les progrès que leur auteur fit en travaillant à côté de **Cherubini** et **Méhul**. C'est dans les duos qu'il a le mieux réussi. Il fut souvent froissé par les critiques qui lui reprochaient de ne savoir faire que du chant.

La vie de famille

Son talent était rehaussé par la noblesse de son caractère. Au mois d'août 1790, son père fut emporté par une fluxion de poitrine. Il courut auprès de sa mère à Muret pour la soutenir dans cette épreuve pendant quelques mois. C'est lors de son retour à Paris en 1791 qu'il apprendra la mort de sa mère dont il resta inconsolable. Son père l'avait institué héritier universel de ses biens.

Pour honorer sa mémoire, Dalayrac renonça aux avantages de ces dispositions, et abandonna à son frère la totalité de l'héritage. Six mois avant sa mort, il lui en assura la propriété par un acte authentique.

Ce qui augmente le mérite de ce sacrifice, c'est qu'au même moment il venait de perdre toute sa fortune qu'il avait déposé entre les mains du banquier **Savalette de Lange**, qui, égaré par de fausses spéculations, perdit les fruits de dix ans de travaux et d'économies.

Lors de son retour à Paris après la mort de son père, il s'arrêta à Nîmes où l'on jouait son opéra les *Deux savoyards* au théâtre de la ville.

Au cours de la représentation, il rencontra l'actrice **Gilberte Pétronille Sallard**.

L'année suivante, celle-ci fit un voyage à Paris avec sa mère et eut l'occasion de revoir Dalayrac. **Le mariage eut lieu le 6 décembre 1792.**

Cette union qui dura dix-sept ans n'a été troublée que par le regret de ne pas voir naître d'héritier. Il répara cette privation en élevant deux neveux de sa femme. Elle présidera un salon sous le Directoire et le Consulat. **Plus sensible qu'intéressé, Dalayrac n'avait soif que de gloire.**

Ne s'intéressant qu'à son art, il traversa la Révolution sans encombre, il se contenta de supprimer l'apostrophe de son nom. Malgré sa modestie, il avait le sentiment qu'il avait mérité quelques distinctions. Sans l'avoir sollicité, il reçut le diplôme de membre de l'Académie de Stockholm en 1798, et, quelques années plus tard il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur lors de l'institution de cet ordre. Dalayrac avait de l'esprit et de la finesse. Quand il n'était pas tourmenté par des maux de nerfs et des palpitations, il était très gai. Il a peint lui-même son caractère dans des notes trouvées parmi ses papiers.

« Je suis très vif, je m'emporte aisément ; je suis extrêmement sensible à la joie et à la douleur ; je m'exagère facilement la crainte et l'espérance ; je ne sais pas attendre ; je donne aveuglément ma confiance ; quelquefois aussi je me laisse aller au soupçon sur de légères apparences ;



Gilberte Pétronille Sallard
Collection Archives Municipales
ville de Muret

Mort du Musicien

Comme s'il n'avait pas joui pendant trente ans de la faveur du public, Dalayrac croyait devoir encore travailler pour sa réputation. Il voulait conquérir un suffrage illustre, celui de Napoléon.

C'est dans cette intention qu'en 1809, il composa la musique d'un opéra intitulé *Le Poète et le Musicien*. La pièce devait être jouée pour l'anniversaire du couronnement, mais le baryton Martin tomba malade, ce qui le tiendra pendant plusieurs mois éloigné du théâtre. Or, les journaux annonçaient que Napoléon allait partir pour l'Espagne.

Dès lors, toutes ses espérances seront détruites. Le froid saisit Dalayrac, il s'alita avec une fièvre nerveuse qui s'aggrava dès le lendemain. Trois médecins sont appelés à son chevet, mais bientôt le mal se révéla mortel. Après cinq jours de délire, le **27 novembre 1809**, vers neuf heures du matin, **Dalayrac rendit son dernier soupir sans avoir pu mettre en scène son dernier ouvrage.**

Ses obsèques furent célébrées à l'église de sa paroisse. Comme il avait témoigné le désir d'être enterré dans le jardin de sa maison de Fontenay-sous-Bois, son corps y fut transporté le 29 novembre, suivi par une foule de gens de lettres, d'artistes célèbres, d'acteurs de l'Opéra Comique.

Pour honorer sa mémoire, les auteurs dramatiques firent réaliser à leurs frais, par le sculpteur Cartellier, un buste en marbre qui fut placé dans le foyer de l'Opéra Comique. Il devait disparaître lors de l'incendie de 1887.

Rue Dalayrac

Une délibération du 9 février 1834 stipule : « le conseil, pour perpétuer dans la commune, honorée de posséder ses cendres, le souvenir de Dalayrac, de même qu'en témoignage de reconnaissance des bienfaits laissés à la commune par monsieur et madame Dalayrac, a décidé que la rue dite Mauconseil des Champs porterait dorénavant le nom de Dalayrac, célèbre musicien compositeur dont les cendres ainsi que celles de madame Dalayrac, sont déposées dans une propriété dépendante de cette rue, qu'ils ont possédée et habitée pendant longtemps ».



Rue Dalayrac

Collection Archives Municipales, ville de Fontenay-sous-Bois



Statue de Dalayrac à Muret

Liste des opéras

- 1781 : Le Chevalier à la mode
1781 : Le Petit souper ou l'abbé qui veut parvenir
1782 : L'Eclipse totale
1783 : Le Corsaire
1783 : Les Deux tuteurs
1785 : La Dot
1785 : L'Amant-statue
1786 : Nina, ou la folle par amour
1787 : Azémia ou les sauvages
1787 : Renaud d'Ast
1788 : Les Deux sérénades
1788 : Fanchette
1788 : Sargines ou l'Elève de l'amour
1789 : Les Deux petits Savoyards
1789 : Raoul sire de Créqui
1790 : La Soirée orageuse
1790 : Le Chêne patriotique
1790 : Vert-Vert
1791 : Agnès et Olivier
1791 : Camille ou le Souterrain
1791 : Philippe et Georgette
1792 : Roméo et Juliette ou Tout pour l'amour
1793 : Urgandé et Merlin
1793 : Ambroise ou Voilà ma journée
1793 : Arnill ou le Prisonnier américain
1794 : La Prise de Toulon
1794 : l'Enfance de Jean Jacques Rousseau
1794 : Les Détenus ou Cange commissionnaire de Lazare
1795 : Adèle et Dorsan
1795 : La Pauvre femme
1796 : La Famille américaine
1796 : Marianne, ou la Piété filiale
1797 : La Leçon ou la Tasse de glace
1797 : La Maison isolée ou le Vieillard des Vosges
1797 : Gulnare ou l'Esclave persane
1798 : Alexis ou l'Erreur d'un bon père
1798 : Léon ou le Château de Monténéro
1798 : Primerose
1798 : Une Matinée de Catinat ou le Tableau
1799 : Adolphe et Clara ou les Deux prisonniers
1799 : Laure ou l'Actrice chez elle
1800 : Le Rocher de Leucade
1800 : Maison à vendre
1801 : Léhéman ou la Tour de Neustadt
1802 : L'Antichambre ou les valets entre eux
1802 : La Boucle de cheveux
1803 : Picaros et Diégo ou la Folle soirée
1804 : La Jeune prude ou les Femmes entre elles
1804 : Une Heure de mariage
1804 : Le Pavillon du Calife ou Almanzor et Zobéïde
1805 : Le Héros en voyage
1805 : Gulistan ou le Hulla de Samarcande
1806 : Deux mots ou une Nuit dans la forêt
1806 : Koulouf ou les Chinois
1807 : Lina ou le Mystère
1809 : Elise-Hortense ou les Souvenirs de l'enfance
1809 : Le Poète et le musicien ou Je cherche un sujet

Publication réalisée par les Archives municipales
de la ville de Fontenay-sous-Bois.

Hôtel de ville
4, esplanade Louis-Bayeurte
94125 Fontenay-sous-Bois cedex

Tél : 01 49 74 74 28
www.fontenay-sous-bois.fr

NOVEMBRE 2009

La maison et le tombeau

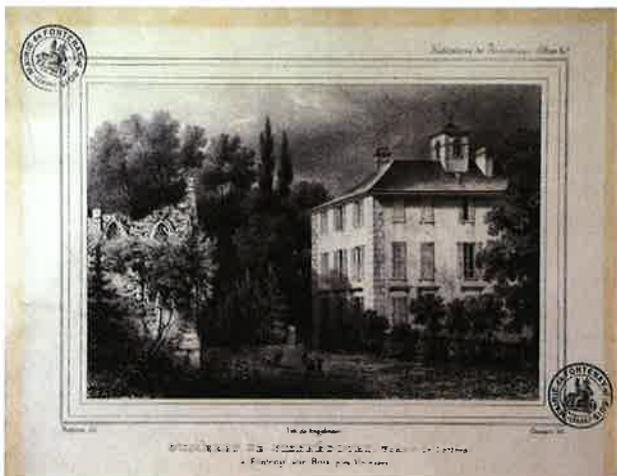
Dalayrac avait acquis la propriété en 1798. Cette grande maison bourgeoise construite au XVIII^e siècle s'élevait sur deux étages. Sur le devant se trouvaient les communs. Tout cela disparut vers 1930. D'un caractère aimable, Dalayrac en fit un lieu de rendez-vous pour des célébrités amis notamment le **dramaturge Guilbert de Pixérécourt** et le **comédien Talma**.

De l'autre côté de la rue s'étendait un jardin appelé le Clos des Bonshommes qu'un précédent propriétaire avait acheté en 1791. Pour plus de commodité, Dalayrac fit creuser un souterrain pour le relier à la maison. Il parlait souvent de se faire enterrer dans ce jardin. Une tradition orale veut qu'il se soit fait construire un tombeau de style égyptien, mais en réalité, sa mort inopinée à 56 ans l'emporta avant cette réalisation. C'est l'**architecte Léon** qui édifia un sarcophage de style empire près duquel se dressait le buste du compositeur. Un mur arrondi en forme de niche lui servait de fond dans un décor de mélèzes, de cyprès et de saules pleureurs.

Dix ans plus tard, sa veuve, Pétronille Sallard le rejoignit. Par testament du 3 novembre 1813, elle avait légué à la commune une somme de 3 000 francs pour l'entretien du tombeau. Les héritiers Sallard vendirent la propriété à Guilbert de Pixérécourt en 1819.

Lors de l'agrandissement de la rue des Carrières qui longeait le Clos des Bonshommes, la municipalité fit transférer le tombeau de Dalayrac dans le cimetière communal en 1838. C'est Guilbert de Pixérécourt qui se chargea de faire édifier le tombeau orné d'une lyre et d'une plume, surmonté d'un buste, une plaque de marbre énumérant les titres des œuvres du compositeur.

Le temps ayant fait son œuvre sur le monument, la Municipalité en a décidé la restauration. Le travail fut facilité par le fait que les archives communales conservent un buste en plâtre de Dalayrac attribué à Cartellier, dont le moulage par les ateliers Lorenzi a servi à réaliser une reproduction en résine et poudre de marbre. La plaque en marbre blanc de Carrare sur laquelle ont été gravés à l'or fin les 57 titres des opéras du musicien a aussi été restaurée. Ainsi le tombeau de Nicolas Dalayrac a retrouvé sa splendeur d'autrefois.



Sa maison, au 7 rue Dalayrac (XVIII^e siècle)
Collection Archives Municipales, ville de Fontenay-sous-Bois